

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 31

Artikel: La Réclame
Autor: H.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et va chercher dans les environs tous les sentiers, tous les ruisseaux, tous les ombrages qui peuvent l'égayer et lui faire oublier un moment les labeurs de la semaine. Les rues de Lausanne restent presque désertes; quelques habitués des cafés, l'impotent qui reste accroupi sur le seuil de sa porte, le vieil avare redoutant les courses d'agrément à cause des petites dépenses qu'elles entraînent et ne connaissant d'autre horizon que les murs de sa chambre où il fume avec précaution un bout de *grandson* qui brûlerait beaucoup trop vite au grand air ; voilà les hôtes qui restent fidèles à la métropole durant l'après-midi d'un beau dimanche de juin.

Après avoir longé la belle place de Montbenon, sous l'ombrage des peupliers et des tilleuls, le promeneur lausannois dirige volontiers ses pas vers le *Languedoc*. Le chemin qui conduit en cet endroit est bordé de vignes, de jardins et de vergers. Des rameaux de lilas et de citronnelle, des touffes d'œillets qui croissent entre les pierres disjointes du mur, versent sur la tête des passants leur ombrage, leurs fleurs et leurs parfums. Bientôt le chemin s'élargit et s'incline pour former une terrasse charmante où quatre bancs de bois rangés en amphithéâtre à l'ombre de deux tilleuls, invitent à s'asseoir. De là, on découvre presque en entier le bassin du Léman. En face, ses belles eaux bleues baignent les prairies de Vidy, où le rivage est bordé de roseaux, de saules au feuillage d'un vert tendre et mélancolique, derrière lesquels on voit de distance en distance les petites barques de pêcheurs qui prennent le large. Semblables à de blanes papillons, de nombreuses voiles se découpent sur l'azur du lac, s'entrecroisent et se balancent gracieusement sur les flots.

Il est un autre lieu de prédilection pour le promeneur, c'est le bois de Sauvabelin. Le Lausannois aime à froisser sous ses pieds les feuilles sèches, dépouille du dernier automne, qui tapissent tous les sentiers de cette forêt ; il aime à pénétrer sous les berceaux de verdure, pour en rapporter à la maison un rameau de bruyère, un bouquet de muguet ou de pervenches. Et puis, aller au bois!... mais c'est beaucoup pour un Lausannois; c'est se retrouver dans la nature, c'est sortir complètement de sa sphère, de ses habitudes de citadin. Fier de porter ce titre, et pour lui donner encore plus de relief, il raconte une course au bois ou au Chalet-à-Gobet, comme le touriste raconte une excursion au Mont-Blanc. Montrer la même indifférence qu'un paysan à la vue des sapins, des chutes d'eau et des ravins, ne serait pas digne d'un citadin.

Le Lausannois trouve aussi beaucoup de plaisir à visiter les fêtes champêtres qui abondent, au mois de juin, dans tous les villages voisins : Lutry, Prilly, le Mont, la Sallaz rivalisent de gaîté, de danses et de chansons. Ces fêtes champêtres sont pleines de simplicité comme les mœurs qui y président ; on y respire un air de liberté et d'entrain qui montre assez combien

les Vaudois sont heureux sous le ciel qui les protège et les lois qui les régissent. — Quelques pieux et des branches de sapin plantés en rond dans le gazon d'un beau pré vert, une estrade construite avec trois planches et deux chevalets de bois prêtés par le charpentier de la localité ; voilà la salle de bal. Quatre musiciens, un violon, une clarinette, une trombone et un cornet, dont le répertoire se compose d'une marche ronflante, de deux valses et d'un galop ; voilà l'orchestre.

Quelques tables rangées sous l'ombrage de beaux arbres fruitiers où le pintier débite un vin du pays dont les effets se produisent à la chute du jour par de gais et joyeux refrains ; des pains d'épices, de petits marchands qui vous accablent par leur éternel : *cigares de Grandson* ; voilà toute la fête.

Ces simples réunions de citoyens libres rapprochent ainsi le gai vigneron, l'artisan, le commerçant, qui, sous le prétexte d'une partie de plaisir, y médite quelque affaire avec un riche fermier ; l'artiste, qui y observe les mœurs, les allures franches et cordiales de nos paysans. Et ce sont mille reconnaissances, mille conversations amicales qui confondent toutes les conditions, tous les accents de langage qui caractérisent chaque localité. A cela se mêle le cliquetis des verres, les joyeuses rasades qui engendrent les bons mots, les éclats de rire, les chansons et quelquefois.... les coups de poings : *redis-le voir!.... pan!*....

A dix ou onze heures du soir (nous ne parlons pas de ceux qui couchent à la belle étoile), tous se séparent en se serrant la main, et, le lendemain matin, les uns ont repris le travail de l'atelier, les autres les cornes de la charrue.

L. M.

La Réclame.

La Réclame a conquis de nos jours une place immense au soleil ; c'est une grande dame qui s'est installée partout et qui, partout également triomphante, siège aussi bien sur le tabouret de l'échoppe que sur les riches sofas des grands magasins et les fauteuils en moquette de la haute finance. Fille de la *Concurrence* et de l'*Agiotage*, elle est admise en tous lieux et ne paraît guère confuse du bruit qu'elle fait ; elle reçoit les premices de chaque *affaire* qu'elle doit mettre en train à coups de grosse caisse, à grand renfort de falbalas, à l'aide de discours éblouissants et de prospectus fabuleux ; elle a une littérature qui lui est propre, c'est pour elle, enfin, que Gutenberg a inventé l'imprimerie. Gardons-nous de l'attaquer, car elle est devenue une véritable puissance, et plusieurs qui font mine de la dédaigner lui rendent à la dérobée un culte aussi fervent que discret.

On l'écoute, on l'admet comme une chose nécessaire : plus d'un Caton austère l'invoque avec ardeur, plus d'un savant modeste, comme tous les savants, emprunte son appui, le commerce et l'industrie la courti-

sent et lui font des rentes ; quant aux artistes, ils ont eu jusqu'à présent le privilège d'en être les enfants gâtés, je crois qu'ils en profitent.

Rien ne serait plus facile que de donner des échantillons de son savoir-faire pour solliciter sans relâche l'attention publique, mais elle se charge elle-même de ce soin : les quatrièmes pages des grands journaux, les prospectus rouges, bleus, roses, blancs et lilas, glacés, satinés, dorés et argentés, les affiches monstres qui tapissent les murs, les illuminations féériques de magasins plus beaux que des salons, etc., etc., etc. Voilà qui en dit assez, n'est-il pas vrai ?

Nous disions plus haut que la *Réclame* est fille de la *Concurrence*, ajoutons pour finir qu'elle est sœur de la *Vanité* ; ce qui s'explique assez naturellement puisque nous vivons dans un temps où il faut *paraître* beaucoup pour *être* quelque chose.

H. R.

La Saint-Jean.

Voilà une date qui ne plaît guère à ceux qui sont obligés de changer de gîte. Ce jour là, on ne rencontre dans les rues de Lausanne que couchettes, commodes, garde-robés, matelas, duvets, etc. De pauvres vieux meubles qui ne conservent un air un peu confortable qu'autant qu'ils restent tranquilles à l'angle d'une chambre, sont bousculés, cognés et montrent au grand jour leur misère et leurs toiles d'araignées. Les escaliers de bois crient sous le poids des meubles qui descendent pour faire place à ceux que le nouveau locataire va faire monter ; et, dans ce double trajet, on endommage les parois, on brise quelques vitres, le propriétaire saute en l'air, le locataire en fait autant et le vacarme est complet. Des milliers de souris effrayées passent chez les voisins ; d'autres hôtes plus petits, mais non moins ennuyeux, se cachent et attendent de nouvelles victimes. Voilà le tableau que nous offre, à la St.-Jean, cette partie de la population qui n'a pas *pignon sur rue*. Il y a pourtant quelque chose de triste, de pénible, dans ce passage d'un domicile à l'autre ; quoi qu'on dise, on s'attache assez vite aux lieux que l'on habite ; il s'établit entr'eux et nous, par l'habitude, une certaine sympathie qui les identifie avec notre vie ; on les pare d'objets qui nous sont chers, on leur approprie l'ameublement et au bout de quelques mois il nous semble que nous les possédons en propre et que nous y avons toujours vécu. Mais, par une circonstance inattendue, faut-il changer de logement, tout cet intérieur, où nous trouvions le bien-être, est troublé, comme une jeune couvée au passage d'un oiseau carnassier.

Lorsqu'il change de lieu, le colimaçon porte avec lui sa maison dont il jouit paisiblement, mais, le pauvre locataire, quand la St.-Jean le fait déguerpir, ne porte avec lui que sa défroque et ses ennuis.

L. M.

Il y a quelques semaines, nous attirions l'attention publique sur l'institution des *portefaix-commissionnaires* de Genève, en faisant ressortir l'utilité et la convenance qu'il y aurait à en fonder une à Lausanne. Nous apprenons avec plaisir que cette idée a porté ses fruits, et qu'une entreprise particulière espère, avant peu, doter notre ville d'une institution pareille.

Le temps.

Le temps, toujours actif, moissonne des semaines,

Qui ne reviendront plus ;

Et chaque jour, d'un pas, malgré nous, nous entraîne
Au mystérieux but.

Il fuit, il fuit toujours, et son aile livide

Souffle un vent destructeur ;

Il fuit, et sur ses pas on voit partout des vides,
Des angoisses, des pleurs.

Il fuit, il fuit encor, et son pied pour empreinte
Nous laisse des tombeaux ;

Et sur chacun de nous, insensible à nos plaintes,
Il appose son sceau.

Nouvelle étude sur le lait. — Le lait a été si souvent analysé qu'il semblerait qu'on n'a plus aucun fait à faire connaître touchant sa composition. Un professeur allemand vient pourtant de compléter une série d'expériences où l'a conduit un principe tout nouveau. La question qu'il se proposait était de savoir si le lait, obtenu à une heure quelconque de la journée, présentait toujours la même composition chimique, et il est arrivé à ce résultat que le lait du soir est plus riche de 3 pour 100 que celui du matin, ce dernier ne renfermant que 40 pour 100 de matières solides, tandis que le premier en renferme 43. D'un autre côté, l'eau que contient le lait diminue de 3 pour 100 dans le cours de la journée ; le matin, la proportion d'eau est de 88 pour 100 ; le soir, elle n'est plus que de 86. La matière grasse augmente graduellement avec le cours du jour ; elle s'élève le matin à 2,47 pour 100, à midi à 2,63, le soir à 3,42. Cette circonstance, si elle est vraie, peut avoir une très-grande utilité pratique ; car, en supposant que le lait ne donne de beurre que le sixième de son poids quand il est trait le matin, le lait du soir pourra fournir un peu plus du quart de son poids de beurre.

Un jeune homme se présente un jour chez le maire d'une petite commune, en France, pour faire établir un passe-port.

— Où voulez-vous aller, jeune homme ? dit le maire.

— A Saint-Pétersbourg.

Le malheureux maire sue sang et eau sans pouvoir écrire un mot aussi difficile ; enfin, impatienté :

— Cela vous serait-il égal d'aller ailleurs ?

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.